« La vérité des rêves matinaux » : une femme de lettres danoise au cœur de l'Europe

Aude Therstappen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rbnu/1184>
DOI : 10.4000/rbnu.1184
ISSN : 2679-6104

Éditeur

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2016
Pagination : 48-55
ISBN : 9782859230630
ISSN : 2109-2761

Référence électronique

Aude Therstappen, « « La vérité des rêves matinaux » : une femme de lettres danoise au cœur de l'Europe », *La Revue de la BNU* [En ligne], 14 | 2016, mis en ligne le 01 janvier 2020, consulté le 11 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rbnu/1184> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rbnu.1184>

La Revue de la BNU est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Friederike Brun et sa fille Charlotte,
huile d'Erik Pauelsen (1789)

« LA VÉRITÉ DES RÊVES MATINAUX » : UNE FEMME DE LETTRES DANOISE AU CŒUR DE L'EUROPE

Enfance et éducation de Friederike Brun

Friederike Sophie Christiane Brun (1765-1835) grandit à Copenhague, dans la communauté allemande dont son père, Balthasar Münter, est prédicateur tandis que son frère, Friedrich Münter, deviendra plus tard évêque de la ville.

Dans son autobiographie *Wahrheit aus Morgenträumen und Idas ästhetische Entwicklung* (*La vérité des rêves matinaux et l'évolution esthétique d'Ida*)¹, Friederike Brun décrit son enfance et l'attachement à un père très aimé dont elle est la favorite. Les heures matinales partagées avec ce dernier, vouées à la musique de Bach, sont les plus douces, et bientôt son père lui confie, lorsqu'il quitte la maison, les clefs de son cabinet de travail et de sa bibliothèque.

La jeune Friederike grandit ainsi dans un environnement privilégié et jouit d'une excellente éducation. Andreas Peter Bernstorff, homme politique et plusieurs fois ministre des Affaires étrangères du Danemark, fait partie des visiteurs fréquents de la famille Münter. Parmi tous les ouvrages de la bibliothèque paternelle, ce sont Gellert et Klopstock qui séduisent le plus la jeune fille. Aujourd'hui un peu oublié, Christian Fürchtegott Gellert (1715-1769) est alors l'un des écrivains les plus lus de son temps et ses œuvres, mises en musique par Carl Philipp Emmanuel Bach, Haydn ou Beethoven jouissent d'une grande popularité. Gellert figure donc dans la bibliothèque paternelle et appartient à la génération précédant Friederike Brun. Il sera d'ailleurs critiqué par les poètes du « Sturm und Drang » qui ne lui reconnaissent qu'un talent « médiocre », tout juste propre à séduire « les filles de pasteurs de province »². Toutefois, contrairement à beaucoup de ses contemporains, Friederike restera, dans

ses mémoires et dans ses autres écrits, fidèle aux écrivains qui ont marqué sa jeunesse.

Klopstock, quant à lui, jouit d'un statut particulier puisqu'il est tout à la fois le « dieu » personnel de la jeune fille et un familier de la famille Münter. Son œuvre la plus célèbre, *Der Messias* (*La Messiade*), est une ode en vingt chants et près de 20 000 hexamètres sur les souffrances et la résurrection du Christ, empreinte d'une religiosité piétiste. La jeune Friederike, formée à la poésie de cet auteur, s'imprègne du rythme et de la scansion klopstockiennes jusqu'à être capable de composer elle-même des vers à la manière du poète. Elle raconte : « Von meiner ersten Kindheit an, hatte Klopstocks Namen mir wie Harfenton geklungen » (Depuis ma plus tendre enfance, le nom de Klopstock sonnait pour moi comme la musique d'une harpe)³. Friederike Brun demeurera ainsi profondément marquée par le courant littéraire sentimentaliste, et tout particulièrement par Klopstock (« Allein gewiss ist es, dass Klopstock mich denken gelehrt » – il est certain que c'est Klopstock qui m'a appris à penser)⁴, dont les élans influenceront son style et sa perception aussi bien dans ses correspondances, ses récits de voyages que dans ses romans. Toutefois, il est des bornes que l'éducation des filles, même dans un milieu privilégié, ne saurait dépasser au 19^e siècle et c'est, pour Friederike, le grec. Lorsque Herder conseille à son père de lui faire apprendre cette langue afin de la familiariser avec la métrique antique, ce dernier refuse catégoriquement⁵.

Le tableau du panthéon personnel de la jeune Friederike ne saurait être complet sans l'évocation du ravissement provoqué chez elle par la lecture d'un best-seller de son temps : le roman de Samuel Richardson, *Clarissa*

Harlowe⁶, qui offre, sous les dehors de la dénonciation du mal et des louanges de la vertu, une intrigue des plus romanesques. Clarisse, jeune fille vertueuse et accomplie, est contrainte par sa famille à un mariage odieux. Séduite et trompée par un libertin, Lovelace, elle fuit la maison paternelle. Une fois à sa merci, ce dernier abusera d'elle après l'avoir droguée. Elle mourra après ce déshonneur et le séducteur sera tué en duel. Si l'intrigue peut sembler naïve, ce roman épistolaire fondé sur les échanges de lettres entre les quatre protagonistes principaux reste aujourd'hui encore une œuvre intéressante et admirablement construite. La culture de la jeune Friederike est donc façonnée à la fois par des auteurs classiques qu'elle lit dans leur langue originale, comme Le Tasse et L'Arioste, des auteurs admirés par ses contemporains comme Ossian et Richardson, et des auteurs comme Gellert et Klopstock, dont les textes moraux allient les vertus littéraires à un but d'édification spirituelle.

Dans son autobiographie, Friederike Brun, alors âgée de 49 ans, porte un regard nostalgique sur la maison de son enfance et les personnalités politiques, religieuses ou intellectuelles qui évoluaient autour de son père. Rétrospectivement, elle met également en scène de nombreuses rencontres ou anecdotes qui annoncent son futur destin littéraire. Ainsi le poète Johannes Ewald, entre autres, lui prédit un destin poétique :

« *Durchaus noch nicht herr meiner ersten Empfindung, breche ich bei diesem herzdurchschneidenden Anblicke in einem Thränenstrom aus; - Ewald selbst tröstet und beruhigt mich, und nach einer kurzen liebevollen Unterredung, mir die kranke hand auf die Stirne legend, und solche mit einem leichten Kusse berührend sagt er mit schwacher Stimme: 'Der boer een ung Diktersiol!' (Da wohnt eine junge Dichterseele!). Und so hatten Schmerz und Liebe mich zu dem geweiht, was ich nur zu sehr mein Lebenlang zu bleiben bestimmt war* »⁷.

« *Loin d'être maître de mes sentiments, je fonds en sanglots devant un spectacle si pitoyable ; - Ewald me console lui-même et, après un court et affectueux entretien, posant sa main malade sur mon front et l'effleurant d'un léger baiser, il déclare d'une voix faible : 'Ici vit une jeune âme de poète !' Et c'est ainsi que la douleur et l'amour m'ont consacrée ce que j'étais ma vie durant destinée à rester* ».

Le récit circonstancié de cette rencontre et l'importance que lui accorde Friederike Brun sont révélateurs, tout comme les mots de « sacrée » et « destinée » choisis pour décrire cet instant. Le champ lexical religieux est celui d'une vocation et d'une fatalité. Ainsi, derrière la

modestie stéréotypée de la préface, insistant, comme il convient dans le cadre d'un ouvrage féminin, sur le caractère spontané de ces notes autobiographiques non destinées à être publiées, c'est bien ici le véritable aplomb d'une femme de talent qui se dévoile au grand jour.

Voyages et amitiés choisies : Friedrich von Matthisson, Charles Victor de Bonstetten et madame de Staël

Un autre trait récurrent du récit autobiographique de Friederike Brun est l'importance accordée aux voyages qui constitueront un élément structurant de sa vie. Après les premiers voyages marquants effectués avec ses parents, Friederike se marie en 1783, à l'âge de 18 ans, avec le négociant fortuné Konstantin Brun, qui sera nommé consul à Saint-Petersbourg. En 1791, elle entreprend en sa compagnie un premier grand voyage dans plusieurs pays d'Europe et en particulier à Genève, Paris et dans le sud de la France. En 1795, elle parcourt à nouveau pendant plusieurs mois la Suisse et l'Italie et ne cessera d'entreprendre, durant les années 1801 à 1810, différents voyages dans les pays du sud de l'Europe et en Italie. Le premier intervient après une crise importante dans sa vie. En effet, durant l'hiver particulièrement rigoureux de 1788-89, elle tomba gravement malade et perdit entre autres définitivement l'ouïe. Cet événement déclencha, ainsi qu'elle le décrit dans son autobiographie, le besoin de se consacrer à la littérature et elle entreprit, pendant sa convalescence, de noter des souvenirs de son enfance qu'elle ne devait publier que plus de trente ans plus tard. Une fois Friederike guérie, le couple se lança dans un long voyage dont une étape importante était Paris, capitale de la jeune Révolution, vers laquelle convergeaient alors de nombreux et enthousiastes « pèlerins de la Révolution »⁸.

C'est en 1791, au cours de son voyage avec son mari et ses enfants, que Friederike Brun fit la connaissance de celui qui allait devenir un ami intime, Charles Victor de Bonstetten, patricien bernois, homme politique et auteur cosmopolite, féru de psychologie, pédagogie, philosophie, langues et littératures scandinaves ainsi que d'archéologie classique. À Lyon, elle avait rendu tout d'abord visite à Friedrich von Matthisson, pour lequel un ami commun lui avait donné une lettre de recommandation. Celui-ci avait déjà publié un recueil de poèmes remarqué, fort loué par Schiller⁹ pour sa tonalité mélancolique. À cette époque, Matthisson, qui ne disposait pas de ressources financières propres, était lecteur pour la princesse Louise d'Anhalt à laquelle Friederike Brun adressera plus tard un grand nombre des lettres qui composaient

Ida Brun et le buste de sa mère,
huile de Philipp Friedrich von Hetsch (1803)

la plupart de ses récits de voyages¹⁰. Au printemps, Friedrich von Matthisson emmena ses nouveaux amis à Genève et les présenta à Charles Victor de Bonstetten. Cette amitié sera définitivement scellée par un séjour à Nyon, en Suisse, dans le château des Bonstetten. Friederike Brun reviendra, dans l'édition de sa correspondance avec Bonstetten, sur cette rencontre décisive :

« Einige Tage mit Brun und meinen Kindern auf der Burg zu Nyon bei der Familie von Bonstetten mit Matthisson zugebracht, vereinigten uns zu dem Freundschaftsbunde, der, aller Wandlungen des Sichtbaren ungeachtet, gedauert hat und dauern wird, bis in die höhere Ordnung der Wesen, welche wir nun alle drei nahe stehen »¹¹.

« Quelques jours passés à Nyon avec Brun et mes enfants au château de la famille de Bonstetten tissèrent les liens de l'amitié, qui, en dépit de toutes les transformations du Visible, a duré et durera jusqu'à l'ordre supérieur des êtres, dont nous sommes tous les trois maintenant proches ».

Là aussi, comme pour la naissance de sa vocation poétique, elle présente les événements décisifs de la vie comme irrévocables et inscrits de toute éternité.

La dédicace commune de Friederike Brun et Charles Victor de Bonstetten dans le livre d'amitié¹² de Matthisson¹³ révèle quelle haute valeur était assignée aux liens amicaux à l'époque sentimentaliste. Friederike Brun écrit : « Ewig wie früher » (Éternellement comme avant), « à Copenhague, en 1794 ». Bonstetten, de son côté, s'inscrit délibérément sur la même page, manifestant par là ouvertement à tous les futurs signataires de l'album son intimité avec Friederike et signe simplement « Carl von Bonstetten seinem Matthisson ». Deux ajouts suivent : « Stuttgart 1822 » avec la mention « auf Wiedersehen » (au revoir), et « Genève 1825 » avec l'inscription « auf Wiedersehen – aber Wo und Wie » (au revoir mais où et comment).

Un autre élément apparaît nettement dans le récit de Friederike Brun, la distance avec laquelle elle évoque son mari, par son simple patronyme, tandis que les enfants du couple ne semblent, par l'article possessif, ne se rattacher qu'à elle seule. Le mariage de raison avec Konstantin Brun, plus âgé qu'elle et sans sensibilité littéraire, devait rapidement devenir une union de façade et la jeune femme crut un moment trouver en Charles Victor de Bonstetten le compagnon, l'ami et le confident qu'elle recherchait. Les voyages ultérieurs de Friederike, justifiés par une santé fragile, la conduisirent à passer de longs

Page de titre des *Gedichte* (Poésies) de Friederike Brun, éditées par Friedrich von Matthisson, Zürich, 1795

mois en compagnie de Bonstetten à Mendrisio près du lac de Côme, à Rome et en Suisse avant que celui-ci, fuyant les suites de la Révolution en Suisse, ne prenne lui-même en 1798 le chemin de Copenhague.

Après son retour de cette ville et son installation à Genève en 1803, Bonstetten devint membre du groupe de Coppet où il forma, avec Charles de Sismondi, Benjamin Constant et August Wilhelm Schlegel, un petit cercle d'intimes autour de madame de Staël. Friederike Brun et cette dernière nouèrent également des liens d'amitié, mais leur correspondance témoigne de sentiments de plus en plus froids au fur et à mesure que les rivalités entre les deux femmes se creusèrent. C'est l'époque de l'écriture de l'ouvrage le plus célèbre de Germaine de Staël, *De l'Allemagne*, à propos duquel Bonstetten écrit ironiquement à Friederike Brun :

« Die Staël schreibt allerliebste Briefe [...]. Ihr Werk über Deutschland wird merkwürdig werden; sie steckt nun in, Gott weiss welcher, Metaphysik »¹⁴.

« La Staël écrit les lettres les plus charmantes [...]. Son œuvre sur l'Allemagne sera étrange ; elle est maintenant aux prises avec Dieu seul sait quelle métaphysique ».

Ce commentaire témoigne en effet d'une certaine distance par rapport au personnage charismatique mais survolté de madame de Staël, tandis que les relations entre Bonstetten et Friederike Brun semblent intimes, comme l'illustre cette tendre et moqueuse interpellation dans une lettre de Bonstetten : « Du, abscheuliches Ding, warum Bist Du nicht hier? » (Et toi, abominable chose, pourquoi n'es-tu pas ici ?). Le désaccord entre les deux femmes s'approfondit au fur et à mesure que la situation politique se tend entre la Suède et le Danemark, dont Friederike Brun resta partisane. Une autre pomme de discorde se fit également jour entre les deux amies en la personne de la jeune Ida Brun, fille cadette de Friederike et dont celle-ci n'eut de cesse de former le précoce génie.

Ida ou le génie : une éducation esthétique

Le second voyage dans le sud de la France, à Hyères et Nice pendant l'hiver 1806-1807, fut en effet motivé par la mauvaise santé de la jeune Ida Brun. De fait, pour sa mère, la crise traversée par la jeune fille était sans aucun doute d'ordre esthétique. La jeune Ida Brun excellait en effet depuis son plus jeune âge dans les tableaux vivants. La grâce de ses poses mimées en Iphigénie, Galatée ou Eurydice était admirée par nombre de ses contemporains parmi lesquels Goethe, Schlegel¹⁵ et Bertel Thorvaldsen, et constituait une attraction du salon de sa mère à Copenhague, Genève ou Rome. Madame de Staël décrit cet art dans son ouvrage *De l'Allemagne* :

« J'ai déjà dit que la sculpture en général perdait à ce que la danse fût entièrement négligée ; le seul phénomène qu'il y ait dans cet art en Allemagne, c'est Ida Brunn, jeune fille que son existence sociale exclut de la vie d'artiste ; elle a reçu de la nature et de sa mère un talent inconcevable pour représenter, par de simples attitudes, les tableaux les plus touchants ou les plus belles statues ; sa danse n'est qu'une suite de chefs-d'œuvre passagers dont on voudrait fixer chacun pour toujours ; il est vrai que la mère d'Ida a conçu dans son imagination tout ce que sa fille sait peindre aux regards. Les poésies de Madame

Brunn font découvrir dans l'art et la nature mille richesses nouvelles que les regards distraits n'avaient point aperçues »¹⁶.

L'intérêt de madame de Staël pour Ida provoqua, lors d'un séjour à Coppet en novembre 1805 sur la route de l'Italie, un conflit larvé entre les deux femmes, Friederike Brun n'envisageant pas en effet de partager une quelconque influence sur l'éducation d'Ida avec qui que ce soit. Mais l'hommage à l'art d'Ida est en même temps un hommage à son instigatrice, Friederike Brun qui semble, par ses œuvres littéraires, animer sa fille. La jeune Ida est invitée à, littéralement, donner corps à la vision de sa mère et pourrait aisément apparaître comme une marionnette au service des ambitions littéraires maternelles.

Friederike Brun s'ouvre sur les causes supposées de la maladie de sa fille dans le texte *Idas ästhetische Entwicklung*, dédié aux mânes de son amie madame de Staël. Elle s'y adresse directement à sa fille dans un acte de puissance créatrice : « Dir selbst will ich Dich erklären » (Je veux t'expliquer à toi-même). Elle évoque à mot couverts le conflit avec madame de Staël lorsqu'elle parle de l'énergie quelque peu tyrannique qui émanait de l'écrivain : « Frau von Staël ergoss diesen Winter die überströmende Fülle ihres Wesens [...] in theatralischen Darstellungen » (Madame de Staël déversa, cet hiver, le trop-plein jaillissant de son être [...] dans des représentations théâtrales)¹⁷. Friederike Brun parle également de jalousie¹⁸. Pour sa mère, la maladie d'Ida, due à un échauffement nerveux provoqué par les sollicitations intellectuelles trop nombreuses dans le cercle de Coppet, ne pouvait être guérie qu'en Italie, lieu idéal d'un harmonieux développement spirituel et de l'éclosion du génie. À la fois mère et créatrice, Friederike Brun brosse dans son autobiographie son propre portrait en mère aimante et attentionnée, consciente de sa responsabilité dans le mûrissement d'un chef-d'œuvre vivant.

Voyages, écriture et liberté

La correspondance entre Friederike Brun et Charles Victor de Bonstetten pendant les années 1811 à 1813 nous livre les temps forts de leur amitié. Pendant cette période de crise, Friederike Brun semble attendre de Bonstetten un engagement devant lequel il recule¹⁹. Ses lettres se font écho de sa déception et de son amertume lorsqu'il la laisse terminer seule avec ses filles son voyage en Italie de 1806-1807 et repart vers la Suisse. Le poème « Die Trennung » (La séparation), évoque sans détour la douleur de la perte :

« Wehe! geschieden bin ich! bin von mir selber geschieden!
Ueber die Alpen empor, steigt mein besseres ich! »²⁰

« Malheureuse, je suis séparée ! séparée de moi-même !
Tandis qu'un autre moi, meilleur, franchit les Alpes ! »

Motivés par une santé chancelante, un désir d'éloignement d'un mari peu aimé ou encore par le souci du développement d'Ida, les voyages de Friederike Brun furent nombreux entre les années 1801 et 1810, avec de longs séjours à Rome où elle était entourée d'artistes et de son amie le peintre Angelika Kauffmann, mais cessèrent ensuite. Sommée par son mari de regagner son foyer ou bien d'accepter une séparation et confrontée à l'attitude fuyante de Bonstetten, Friederike Brun regagna le Danemark et se partagea entre sa demeure de Sophienholm, dont elle fit un centre de la vie culturelle et intellectuelle danoise, et la ville de Copenhague. Ses voyages lui fourniront la matière de nombreux récits dans lesquels alternent les descriptions animées de paysages, villes et habitants et qui se distinguent par leur vivacité et les prises de position politiques affichées par leur auteur. Ainsi le *Voyage de Genève dans le sud de la France et en Italie*²¹ compare les impressions de ses différents voyages en 1791, 1795, 1806 et 1812 (par des textes ajoutés, clairement identifiés) et constitue un vibrant réquisitoire politique contre la Révolution²². De même ses *Lettres de Rome*²³, parues récemment dans une traduction française, fustigent avec force l'emprisonnement du pape et relatent la vie politique dans cette ville sous l'occupation napoléonienne. Ces écrits de voyage sont complétés par des œuvres de poésie et de prose²⁴, son autobiographie et sa correspondance, citées plus haut.

Le poème ci-dessous, au titre évocateur de « Retour sur soi-même »²⁵, constitue une réflexion autobiographique parue dès 1812, après le dernier voyage effectué en compagnie de Bonstetten :

*Rückkehr auf sich selbst*²⁶

« Meer, das hell den schimmernden Aether spiegelt,
Sanft die Wälder röthlicher Küsten gürtend,
Mich vergebens lockst du mit deinen süßen
Schmeichelnden Tönen!
Vormals lauscht' ich gerne den süßen Tönen,
Als noch Kraft und Hoffnung mich rings umblühten,
Und die Rosenknospe der süßen Liebe
Kränzte die Leier.

Ruhmeslieb' und goldene Sternenkränze,
Lorbeerzweig' und süßere Myrtenkronen,
Reiner Lieb' und himmlischer Freundschaft Palmen,
Winkten mir strahlend!

[...]

Meine Palmen hat mir des Freundes Untreu',
Lorbeer mir, und Myrtengesproß gewelket;
An die falbe Weide der Thränen hing ich
Klagend die Leier!

D'rum vergebens lockest du nun, o Meer
[...]

Sanftgeneigter Ölbaum, in deinem Schatten
Wandelt ernst die Weisheit! dort wohnt der Frieden;
Und mir schöpf' ich fürder aus eig'nem Busen
Fülle des Lebens! »

« Mer, qui reflètes avec éclat l'éther scintillant
Ceinturant doucement les forêts des côtes rougissantes
C'est sans succès que tu cherches à m'attirer
Par tes accents doux et plaisants !

Auparavant j'écoutais volontiers ces doux accents
Quand force et espoir s'épanouissaient autour de moi
Et le bouton de rose du doux amour
Couronnait la lyre.

L'amour de la gloire et les couronnes d'étoiles dorées
Les rameaux de laurier et les douces couronnes de myrte
Du pur amour et les palmes d'une amitié céleste
Me saluaient avec éclat !

[...]

L'infidélité de l'ami ont fait se faner palmiers,
Lauriers et pousses de myrtes !
Et j'accrochai plaintivement
Au saule des pleurs la lyre !

C'est pourquoi tu cherches en vain à m'attirer, ô mer
[...]
Olivier doucement courbé, dans ton ombre
Erre l'austère sagesse ! C'est là que réside la paix ;
Et je tirerai à l'avenir de ma propre poitrine
La richesse de la vie ! »

Ce poème constitue l'adieu au voyage et à la chimère d'une existence avec Bonstetten. Il inaugure une nouvelle période créatrice de Friederike Brun, pendant laquelle elle se consacrera à son œuvre et à l'écriture de ses souvenirs, et esquissera sa propre « galerie d'images », inscrites sur le papier à partir des indications de la « camera obscura intérieure »²⁷. Le poème le plus célèbre de Friederike Brun, « Ich denke dein » (Je pense à toi) a été modifié par Goethe, qui fit sa connaissance en 1795 à Karlsbad et a donné naissance au poème « Nähe des Geliebten » (Proximité de l'aimé). L'importance littéraire de Friederike Brun réside dans ses écrits de voyage et ses poèmes sentimentalistes, parus tout d'abord dans des almanachs²⁸, ainsi que dans la qualité de ses vers qui, au-delà d'une certaine surcharge, témoignent d'une grande créativité et d'un véritable sens du rythme²⁹. Si Friederike Brun a pu repousser les frontières d'une existence féminine limitée à son foyer, ce fut bien grâce aux voyages qui lui permirent d'élargir à la fois ses expériences et de nouer des relations d'amitié qui, malgré leurs aléas, l'accompagnèrent sa vie durant. Le récit de voyage, genre hybride à la fois littéraire, historique et géographique, était, plus que tout autre au 19^e siècle, relativement ouvert aux femmes, et il a permis à Friederike Brun de réaliser sa vocation précoce et de s'imposer comme écrivain.

Aude Therstappen

Notes

- 1 — Brun, Friederike, *Wahrheit aus Morgenträumen und Idas ästhetische Entwicklung*, Aarau, 1824
- 2 — D'après l'affirmation, en 1771/1772, de Jakob Mauvillon et Ludwig A. Unzer dans leur correspondance fictive : *Über den Werth einiger deutscher Dichter*, citée par Susanne Paesel : *Zur Fabel „Das Pferd und die Bremse“ von Christian Fürchtegott Gellert*, 2002, p. 4
- 3 — *Wahrheit aus Morgenträumen*, p. 149
- 4 — Ibid., p. 150
- 5 — Ibid., p. 176
- 6 — Richardson, Samuel, *Clarissa, or, The History of a Young Lady epistolary novel*, Londres, 1748
- 7 — *Wahrheit aus Morgenträumen*, p. 123. Nous reproduisons l'orthographe de l'époque, en particulier dans l'usage irrégulier des majuscules.
- 8 — Voir Böning, Holger, *Französische Revolution und deutsche Öffentlichkeit: Wandlungen in Presse und Alltagskultur am Ende des achtzehnten Jahrhunderts*, Munich, Londres, New York, 1992, p. 10
- 9 — Matthisson, Friedrich von, *Gedichte*, Breslau, 1787. Certains de ses poèmes furent mis en musique par Beethoven (« Adélaïde », opus 46, 1796) et Schubert.
- 10 — Brun, Friederike, *Reise von Genf in das südliche Frankreich und nach Italien*, Mannheim, 1816
- 11 — Bonstetten, Karl Viktor, Brun, Friederike, Matthisson, Friedrich von, *Briefe von Karl Viktor von Bonstetten an Friederike Brun*, vol. 1, Francfort-sur-le-Main, 1829, p. 1
- 12 — Sur l'importance des livres d'amitié dans l'étude des pratiques de sociabilité et des réseaux au 18^e siècle, voir le catalogue de l'exposition : Therstappen, Aude, Losert, Kerstin (dir.), *Alter ego. Amitiés et réseaux du XVI^e au XXI^e siècle*, Strasbourg, BNU, 2016.
- 13 — Wege, Erich, Walser-Wilhelm, Doris et Peter (dir.), *Das Stammbuch Friedrich von Matthissons. Transkription und Kommentar zum Faksimile*, 2 vol., Göttingen, 2007. L'inscription figure dans le second volume (n° 7-8).
- 14 — *Briefe von Karl Viktor von Bonstetten an Friederike Brun*, op. cit., p. 186
- 15 — Schlegel, August Wilhelm, « Gedicht an Ida Brun », 1806, in *Damenkalender*, Berlin, 1807
- 16 — Staël, Germaine de, *De l'Allemagne*, nouvelle édition, Paris, 1844, p. 411
- 17 — Brun, Friederike, *Wahrheit aus Morgenträumen und Idas ästhetische Entwicklung*, Aarau, 1824, p. 232
- 18 — Ibid., p. 237
- 19 — Walser-Wilhelm, Doris et Walser-Wilhelm, Peter, *À la charnière du temps : Charles-Victor de Bonstetten, Mme de Staël, Mme de Staël, Friederike Brun : deux dialogues épistolaires, 1811-1813*, Genève, 2015
- 20 — Le poème « Trennung » est paru dans *Gedichte von Friederike Brun geborene Münter*, vol. 3, *Neueste Gedichte*, Bonn, 1820. La traduction et les suivantes sont de l'auteur de cet article.
- 21 — Brun, Friederike, *Reise von Genf in das südliche Frankreich und nach Italien*, op. cit.
- 22 — Voir la thèse de doctorat en cours : Therstappen, Aude, *Les récits de voyageurs français et allemands dans le sud de la France aux 18^e et 19^e siècles*, Université de Tübingen, soutenance prévue en 2017.
- 23 — Brun, Friederike, *Lettres de Rome (1808-1810) : La Rome pontificale sous l'occupation napoléonienne*, trad. Ségolène Plyer, avec la collab. de Nicolas Bourguinat et Hélène Risch, Strasbourg, 2014
- 24 — Parmi les œuvres de Friederike Brun : *Gedichte*, édités par Friedrich Matthisson, Zürich, 1795, et *Prosaische Schriften*, vol. 1 et 2, Zürich, 1799
- 25 — Le poème « Rückkehr zu mir selbst » est paru dans *Gedichte von Friederike Brun geborene Münter*, vol. 3, *Neueste Gedichte*, Bonn, 1820
- 26 — *Blüthenlese aus Deutschen Dichterinnen*. Première parution in : *Isis. Eine Monatsschrift von deutschen und schweizerischen Gelehrten*, t. 6, Zürich, 1807, et aussi *Gedichte von Friederike Brun, geborene Münter*, Darmstadt, bei Heyer und Leske, 1812, t. 2, p. 31
- 27 — « Bildergalerie » et « Meine innere camera obscura » ; voir *Wahrheit aus Morgenträumen*, op. cit., préface, p. 5.
- 28 — Deux poèmes de Friederike Brun parurent notamment dans l'almanach de Schiller : *Musen-Almanach für das Jahr 1799*, Tübingen, Cotta, p. 68 et 75-76.
- 29 — Pour le jugement littéraire porté sur Friederike Brun, voir Grimm, Gunter E., Breymeyer Ursula, Erhart, Walter (dir.), « Ein Gefühl von freierem Leben ». *Deutsche Dichter in Italien*, Stuttgart, 1990, p. 273.